

NOTE SUR ÉPICURE

Julien Rodriguez écrit : « Le sage épicurien sait que “le poisson et le vin ne donnent pas un plaisir plus grand que le pain et l’eau” » (in *L'Enseignement philosophique*, janvier-février 2010, p. 39), affirmation que notre collègue juge « paradoxale », et même « extravagante ». Elle est, au contraire, fort sensée. Mais il ne faut pas oublier la condition. Que l’on me permette de citer mon *Épicure* : « Celui qui a “assez” mangé et qui a étanché sa soif éprouve un plaisir parfait ; s’il mange et s’il boit *en ayant faim et soif*, le poisson et le vin ne lui donnent pas un plaisir plus grand que ne font le pain et l’eau » (p. 72 ; cf. *Lettre à Ménécée*, 130-131). Encore faut-il songer à une vraie faim et à une vraie soif, telles qu’on les connaît dans les pays où il y a pénurie de nourriture et d’eau. Mais si le poisson et le vin ne donnent pas – lorsqu’ils satisfont une faim et une soif extrêmes – un plaisir plus *grand* que le pain et l’eau, ils donnent un plaisir *autre* qualitativement. Épicure ne nie pas la différence entre l’agréable et le désagréable. Julien Rodriguez imagine une table couverte de toutes sortes de mets raffinés, et écrit : « Le sage épicurien choisirait indifféremment » (p. 40). Non ! Le sage, écrit Épicure, « ne choisit pas du tout la nourriture la plus abondante [s’il a assez mangé, il ne va pas se gorgier], mais la *plus agréable* » (*À Ménécée*, 126). S’il y a sur la table [on suppose que c’est la table d’un disciple d’Aristippe] assez pour apaiser sa faim, soit avec du foie gras, soit avec du pain, le sage choisira le foie gras si c’est ce qu’il préfère ; personnellement, je choisirais le pain car je hais le foie gras. Question de goût. Car les goûts demeurent.

Mais il faut bien comprendre qu’un sage ne cherchera jamais à se procurer du foie gras ; pas davantage il n’aura le *désir* de manger de ce « mets raffiné ». J’en viens ici à la note de Gérard Alain Mallet – que je rejoins d’ailleurs sur plusieurs points (le sage a le sens du goût, il est « prudent » dans le choix des plaisirs, la vie heureuse « suppose la maîtrise des désirs », etc.). Lorsqu’il écrit : « Le désir est bon s’il est l’objet d’un choix clair et raisonné », je ne puis le suivre. On ne peut se substituer à la nature pour décider de ce qui est « bon ». Le désir est bon seulement s’il est naturel. L’on sait quels désirs sont naturels, lesquels ne le sont pas. « Si l’on désire non simplement la nourriture et la boisson dans la quantité qu’il faut, mais tous les raffinements de la cuisine, non simplement l’aliment mais tels aliments, par exemple “les poissons et tous les mets qu’offre une table opulente” (*À Ménécée*, 132), et, d’une manière générale, tout ce qui varie le plaisir (les *poikilmata*) alors le désir va à l’infini » (mon *Épicure*, p. 67-68), et l’on quitte le plan de la nature. Le sage peut choisir le foie gras s’il y a du foie gras, mais il ne peut désirer qu’il y ait du foie gras. Qu’y aura-t-il à dîner ce soir ? Le sage est indifférent à ce qu’il y ait une chose ou une autre dès lors qu’il y aura assez à manger. Cette indifférence signifie seulement qu’il ne faut pas compter sur lui pour aider aux apprêts de la cuisine (un sage ne cuisine pas) ; elle ne signifie pas que, devant la table prête, il ne choisira pas ce qui est le plus agréable à son goût.

Le plaisir d’avoir le ventre plein (cf. mon *Épicure* p. 74) est la condition du bonheur : on ne peut philosopher si l’on souffre de la faim et de la soif. Le bonheur lui-même s’obtient par la philosophie : elle seule, en effet (et non la religion), « assure la santé *de l’âme* » (*À Ménécée*, 122). Les Épicuriens ne sont guère tentés par les invitations à dîner qui leur viennent des insensés. Ils préfèrent rester entre eux. Le repas est collectif. La table est frugale, même si au pain, à l’eau, aux

légumes cuits à l'eau, aux olives et aux figues, peuvent s'ajouter poisson et vin, cadeaux d'un pêcheur, d'un vigneron. Lorsque les convives ont assez mangé, ou en mangeant, ils « méditent sur ce qui procure le bonheur », à savoir *la Vérité*, telle qu'Épicure l'a mise en lumière. On réfléchit sur tel ou tel passage du *Peri Phuseôs*. Du côté du corps, l'Épicurien ne demande que le silence des organes. Son occupation, lorsque le corps se fait oublier, est de philosopher, « activité (*energeia*) qui, par des discours et des raisonnements, lui procure la vie heureuse » (mon *Épicure*, p. 41) – cela en le délivrant de toutes les *idées fausses* qui le faisaient vivre dans la crainte et les vains espoirs.